

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LA

# GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 4. Cap Rouge, 30 Mai 1873. No. 16.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

## SOMMAIRE :

Quatorzième entretien sur la famille.—Causerie.—Chronique.  
—Sir Georges Cartier.—Le cinquième Concile provinciale.—  
Le " Courrier de Rimouski. "—Annonce.

### Quatorzième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

*Quatrième devoir.—De la correction.*

### RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

Parents chrétiens, c'est pour vous une obligation stricte, rigoureuse et sacrée, de corriger vos enfants, toutes les fois que le châtiment leur est nécessaire et même utile. Et, de toutes les saintes et graves obligations que vous imposent vos titres vénérables de pères et de mères, celle-ci est sans contredit, l'une des plus importantes, des plus délicates et des plus difficiles.

Il y a des parents qui tiennent toujours à distance leurs jeunes enfants, et qui confient, en quelque sorte, leur éducation à des étran-

gers, des domestiques. Ah ! s'ils savaient comme cette manière de traiter leurs enfants à de graves inconvénients ! D'abord, les enfants qui reçoivent ce genre d'éducation, aiment très peu leurs parents ; souvent même, ils ne les aiment pas du tout. Ils ont plus de crainte que d'affection, pour eux.

En second lieu, quelque dévoués que soient les domestiques, quelque attachés qu'ils soient aux devoirs de leur charge à l'égard des enfants qui leur sont confiés ; ils ne sont jamais capables de remplacer le cœur d'une mère ; c'est là une impossibilité qui saute aux yeux. C'est donc pour les pères et mères un système tout à fait condamnable, de rester presque étrangers à la première éducation de leurs enfants.

Mais, il y a, dans la manière d'élever les enfants un autre écueil bien plus funeste encore, et pour les enfants eux-mêmes, et pour les parents, et pour toute la société en général ; c'est celui qui résulte de ce mauvais genre d'éducation, où les parents se font en quelque sorte, pairs et compagnons avec leurs propres enfants. Ce système est aussi absurde que malheureux ; car, il est le plus grand ennemi de l'ordre, le destructeur de la soumission, dans la famille, et même dans la société. Personne n'ignore que la société n'est qu'une agglomération de familles, et ce que sont ces dernières en petit, l'autre l'est en grand, de sorte que, lorsque les familles sont bien réglées, bien organisées, la société l'est également ; mais, aussi, lorsque le désordre se trouve dans la famille, il s'étend rapidement dans la société.

Maintenant nous le demandons à tout homme de bon sens ; quel respect les enfants qu'on autorise à tutoyer leurs parents, dès qu'ils peuvent bagayer les noms si respectables de père et de mère, peuvent-ils avoir pour eux ; surtout, si ces parents affectent de les traiter avec respect, et de ne pas les tutoyer. Alors, n'est-ce pas le monde renversé ! Et ne trouve-t-on pas dans ce bouleversement de l'ordre établi par Dieu, l'explication de cet esprit d'insubordination qui règne dans les familles, où ce genre d'éducation a prévalu ?

Ah ! le génie de la réforme qui est aussi celui de la révolution, savait bien ce qu'il faisait, lorsqu'il a enfanté ce genre bâtard du tutoiement des enfants, à l'égard de leurs parents. Il savait très-bien que, par là, il porterait un coup bien funeste au bonheur des familles, au bien général de la société.

On croit se distinguer, en adoptant cette éducation à rebours, et on ne fait que s'abaisser profondément, en se faisant les disciples de ce qu'il y a eu de plus corrompu, dégradé sur la terre. Jean-Jacques Rousseau et ses disciples savaient, par avance, le pas immense qu'il ferait faire à l'autorité, en arrière, en prêchant cette doctrine subversive.

Voici comment parlait un jour, devant nous, sur cette usage, un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, qui avait fait son cours classique de la manière la plus brillante, et qui, grâce à son mérite transcendant, occupait déjà un poste éminent : Monsieur l'abbé, nous disait-il, je regretterai toute ma vie, et je ne comprendrai

jamais, que mes parents, dont la conduite d'ailleurs, est irréprochable, m'aient permis, ainsi qu'à mes frères, de les tutoyer. Oui, il m'est impossible de m'expliquer comment ils ont pu adopter ce mauvais genre d'éducation, qui est un si triste reliquat des mauvais jours de la réforme, et des jours plus mauvais encore de la révolution. Il m'est encore également impossible de vous exprimer, combien cette manière d'agir avait porté préjudice, dans mon esprit, au saint respect que je dois, à tant de titres, à mon bon père, et à mon excellente mère! Figurez-vous, que dans mon petit orgueil, j'en étais venu à me croire l'égal de mes parents, et quelquefois leur supérieur! Aussi, après avoir entendu les précieux enseignements qui ont précédé ma première communion, je me suis hâté de les supplier de bannir ce mauvais genre, de notre famille; et vraiment, s'il l'avait fallu, je me serais mis à deux genoux devant eux, pour obtenir cet heureux changement! Et, en cela, j'ai agi autant dans l'intérêt de l'autorité de mon père et de ma mère, que dans celui de la bonne éducation de mes frères; et je vous avoue, à ma honte, que je n'ai commencé à respecter mes parents, que lorsque j'ai cessé de les tutoyer.

Parents chrétiens, bannissez donc de vos familles cet usage si contraire au droit naturel, aux bienséances religieuses; si opposé au bon ordre de la famille chrétienne, et de la société, en général.

Il y a encore dans l'éducation des enfants un autre écueil bien funeste, et qu'on devrait évi-

ter avec le plus grand soin ; c'est celui de vouloir faire de ses enfants des hommes avant le temps. Les parents qui commettent cette faute, ont toujours à s'en repentir.

Les parents éclairés sur leurs devoirs travaillent de toutes leurs forces, pour que ces êtres qui leur sont si chers, restent enfants aussi longtemps que possible, et prennent tous les moyens à leurs dispositions pour qu'il en soit ainsi ; car tant que ces enfants conservent leurs goûts et leurs habitudes du jeune âge, ils conservent aussi leur innocence, la paix de l'âme et le bonheur qui s'en suit.

Mais, lorsqu'ils auront perdu ces goûts et ces habitudes, avant le temps, leurs pères et mères doivent trembler, parce qu'alors, ces enfants entrent dans l'âge critique et difficile, dans l'âge des dangers où tant d'entre eux font de si tristes naufrages. C'est à cette époque où les parents, les précepteurs doivent redoubler de surveillance, de tendresse et surtout de prudence ; puisse qu'alors, toutes les passions se donnent rendez-vous dans ces cœurs inexpérimentés.

Qu'ils sont donc imprudents et coupables ces parents qui conduisent ces créatures innocentes dans les soirées, dans les réunions où ils sont exposées à voir et à entendre ce qu'ils devraient ignorer encore longtemps, dans l'intérêt de la paix de leur âme, et de leur bonheur.

Un autre grand défaut, chez les parents, c'est de toujours raisonner avec leurs enfants. Sans doute, qu'il ne faut pas traiter les enfants comme des brutes et des animaux privés de raison ; mais, il ne faut pas oublier qu'ils ne sont pas

encore des hommes raisonnables, et que vouloir agir avec eux, comme s'ils avaient la maturité de l'âge, c'est les rendre exigeants, et insubordonnés. C'est en les exerçant à l'obéissance et à la soumission, qu'on développe et qu'on forme surtout leur raison naissante ; et au contraire, c'est en raisonnant toujours avec eux, qu'on les rend tout-à-fait déraisonnables.

Un jour, un père reprocha sévèrement à un jeune ecclésiastique d'avoir puni son fils, et il ajouta : " Si vous le preniez par la raison, vous en feriez un élève docile ; autrement, vous le révolterez, et il ne vous causera que du chagrin. Moi, je prends toujours mes enfants par la raison, et j'en suis content." Mais, à l'âge de dix-neuf ans, ce fils dont son père était si fier, le faisait descendre dans la cave de sa maison, à coups de fouets.

Que d'autres, après avoir raisonné avec leurs enfants, les ont rendus si exigeants et si orgueilleux, qu'ils n'avaient plus la permission de leur parler, sans s'exposer aux réparties les plus impertinentes, et sans se voir traiter avec la dernière grossièreté !

Nous avons connus un homme de profession qui n'avait qu'un seul enfant, un garçon. Un beau jour, cet homme nous disait avec une grande complaisance, et le plus grand contentement de lui même et de son habileté : " Monsieur, mon enfant a, actuellement quinze ans, et je me félicite de lui avoir toujours parlé raison, et je puis dire, en toute vérité ; que je ne lui ai jamais rien commandé, sans lui donner, à l'instant même, la raison du commandement

que je lui faisais. Aussi, j'espère faire un homme distingué, de mon fils ; et j'espère aussi, qu'il saura reconnaître ce sage procédé.

Pauvre père, qu'il se trompait grossièrement sur le compte de son fils ! car nous n'avons jamais connu de sujet plus déraisonnable que celui dont il est ici question. C'était un vrai prodige d'exigeance, de caprices, de boutades, de rancunes, d'entêtement, d'égoïsme, d'ingratitude, d'insubordination, et de toutes espèces de désordres ; il regardait ses parents comme ses très humbles serviteurs, et il paraissait convaincu qu'ils étaient heureux et honoré de s'occuper de lui, et de satisfaire ses caprices, même les plus bizarres. Croiriez-vous que cet infortuné jeune homme est mort à l'âge de dix-huit ans, victime de sa mauvaise conduite.

Maintenant que nous avons rappelé ces principes généraux d'éducation, nous allons aborder la question importante, délicate et difficile de la correction des enfants ; nous allons nous adresser à trois classes de parents, qui sont presque également coupables, quand il s'agit de la correction. Il y a, malheureusement un grand nombre de parents qui sont souverainement déraisonnables, et qui ne corrigent jamais leurs enfants, lors même que la correction leur serait très utile, et même absolument nécessaire. Il en est d'autres qui les corrigent trop sévèrement. Enfin, il en est un bon nombre, qui les corrigent mal.

Nous allons d'abord nous adresser à ceux qui ne corrigent jamais leurs enfants, et qui s'opposent à ce que de sages corrections leurs

soient imposées, par leurs régents, dans les maisons d'éducation.

Nous disons hautement, et en le disant, nous voudrions pouvoir nous faire entendre de tous les chefs de familles Canadiennes et Acadiennes, que les parents qui ne savent pas infliger à propos, à leurs enfants, les corrections qu'ils méritent, sont de très mauvais parents ; et nous n'hésitons pas à dire, qu'en réalité, les pères et les mères qui ont ce défaut si préjudiciable, n'aiment pas du tout leurs enfants ; car, s'ils les aimaient, ils voudraient à tout prix, leur faire du bien ; et en refusant de leur infliger les corrections qu'ils méritent, non-seulement, ils ne leur font pas de bien, mais, ils leur font un très grand mal. En effet, après le scandale que des parents ont quelque fois le malheur de donner à leurs enfants, le plus grand tort qu'ils puissent leur faire, est de ne pas les corriger, quand ils l'ont mérité. N'en doutons pas, tous les parents qui se rendent coupables de cette omission, font certainement plus de mal à leurs enfants, que pourraient leur en faire les ennemis les plus puissants, et les plus acharnés de leur famille. Ces parents lâches et indignes, sont en effet, les véritables bourreaux de ces tendres créatures.

Malheureusement, on rencontre, surtout dans les classes élevées de la société, des pères et plus souvent encore des mères, qui s'applaudissent de n'avoir jamais rien refusé à leurs enfants, et de ne leur avoir jamais imposé une punition. A ces aveugles, on pourrait faire la réponse qu'un prêtre fit un jour, à une mère qui s'énergeillissait d'avoir toujours fait ainsi.

Voici à quelle occasion, se fit cette leçon :  
“ Quelques heures après un sermon que ce prêtre venait de faire, sur l'éducation des enfants, il se rencontra dans une réunion de famille, dans laquelle se trouvaient plusieurs pères et plusieurs mères. La conversation ne manqua pas de s'engager, sur le sujet du sermon. Tout à coup, une mère plus vaine que spirituelle, s'écria qu'elle n'avait jamais corrigé ses enfants, et que le sermon qu'elle venait d'entendre, ne la ferait pas changer. Cette sortie intempestive et sotté, fut d'autant plus désapprouvée, que tous ceux qui l'entendirent, savaient que les enfants de cette pauvre femme avaient le plus besoin, de corrections, tant ils étaient imparfaits et reprehensibles. Dès qu'elle eut terminé le *Magnificat* qu'elle venait de chanter à sa louange, et à celle de ses enfants, le prêtre lui dit avec plus de délicatesse qu'elle méritait : Madame, si vous avez cru nous faire votre éloge de mère, par l'aveu singulier que vous venez de nous faire, vous vous êtes singulièrement méprise ; et permettez-moi de traduire en bon français, ce que vous venez de nous dire, en termes déguisés. En disant, comme vous venez de le faire, en vous applaudissant : Je me flatte de n'avoir rien refusé à mes enfants, et de ne leur avoir jamais fait subir la plus petite correction ; c'est comme si vous disiez, Pour moi, je suis une bien mauvaise mère ! Je n'aime pas du tout mes enfants, et je me soucie fort peu, de ce qu'ils deviendront dans la suite. Madame, voilà votre langage réduit à sa plus simple expression. Maintenant, apprenez que St. Bernard qui s'y entendait au moins autant que vous, sur

ce sujet, appelait les mères de votre catégorie, *les bourreaux de leurs enfants.*

La pauvre dame fut tellement déconcertée de cette observation, qu'elle ne put répliquer un seul mot. Lorsque son aîné, un gros garçon joufflu eut atteint vingt ans, il désolait sa famille, et faisait la honte de sa mère !

—ooo—

## CAUSERIE.

### Le curé et ses habitants.

#### L'AGRICULTURE.

*M. le Curé.*—Mes amis, voilà le temps des semailles, et personne d'entre vous ne niera qu'il s'est fait attendre. Mais, si on veut raisonner avec sagesse, on sera forcé d'avouer que la Providence vient au secours des amis dévoués de la classe agricole, pour engager les cultivateurs, à mettre de côté la ruineuse routine qu'ils ont suivis jusqu'à ce jours, pour prendre une méthode plus rationnelle, et plus en rapport avec l'état appauvri de leurs champs. Par exemple, il y a longtemps qu'on dit aux cultivateurs, labourez l'automne, si vous voulez que les gelées ameublissent votre sol, et si vous ne voulez pas être surpris par un printemps langoureux et tardif. Ces leçons sont restés sans effet, pour un grand nombre; et on sait quelles en sont les tristes conséquences. Les labours se font tard, dans une terre mal préparée, les semailles se font à la fin de mai ou en juin; et quand le grain commence à sortir de terre, il est atteint par la sécheresse, et après avoir languit pendant plu-

sieurs semaines, il ne peut arriver à maturité, on ne donne qu'une récolte pitoyable.

Depuis longtemps encore, on dit à nos cultivateurs ; vous ensemencez trop grand de votre champ, vous labourez bien plus grand que vous pouvez engraisser, et la conséquence, c'est que vous récoltez à peine trois à quatre fois votre semence. On a entendu ces bons cultivateurs nous répondre : pour récolter, il faut semer, et pour récolter beaucoup, il faut semer grand : ceux qui nous disent le contraire, n'y entendent rien. Et ils se sont plus que jamais cramponnés à leur vieille manière. Mais pour les forcer à changer cette méthode si préjudiciable à leurs intérêts, Dieu leur enlève les bras dont ils ont besoin, et réduits à des ressources très restreintes, ils sont dans la nécessité de n'opérer que sur une petite étendue. La leçon aujourd'hui vient donc du ciel, et malheur à nous si nous ne la mettons pas à profit.

Quand à vous, je n'ai pas de reproche à vous faire, car vos champs ont tous été labourés l'automne dernier, et je sais que vous avez renoncé à la manie de ruiner vos terres et vos chevaux, en promenant votre charrue, d'un bout à l'autre de votre champs. Aussi, quels bénéfices n'avez-vous pas réalisés depuis deux à trois ans. Alors, vous étiez dans la gêne, et presque les plus pauvres des environs ; aujourd'hui, vous êtes tous des bourgeois, et vous faites si bien honneur à vos affaires, que l'on dit partout : que le curé avec son bréviaire, et que la bonne Vierge attirent sur vos terres des bénédictions qui font plus que votre habileté à cultiver. Il y a sans doute, beaucoup de vrai

dans ces paroles. Mais il oublie, ces braves gens, que Dieu a dit : aide toi, et je t'aiderai, et que c'est parce que vous mettez en pratique les sages avis que l'on vous donne, que Dieu bénit vos moissons. Deux causes ont amené le succès pour vous. Votre bonne volonté à suivre les conseils, et votre confiance en Celui qui est l'auteur de tout bien.

*Les habitants.*—Et c'est vous qui nous avez fait ce que nous sommes.

*M. le curé.*—Moins que vous le croyez. Vos heureuses dispositions, votre amour du devoir, votre défiance en vos propres forces, voilà ce qui a tout fait.

Si tous les cultivateurs étaient aussi dociles que vous, tous auraient le même succès, et nos belles campagnes seraient de véritables greniers d'abondance.

Maintenant pour vous faire voir que la méthode que l'on suit décide souvent de la fertilité du sol, je vais vous citer un fait que l'expérience des cultivateurs canadiens a souvent démenti. Pendant longtemps, nos terres produisirent d'une manière étonnante, et leurs propriétaires étaient en quelque sorte, tous des seigneurs. Aujourd'hui, ces champs sont d'une stérilité désolante, et découragent leurs maîtres qui les abandonnent en grand nombre, pour se réfugier dans les villes, ou aller se faire les serviteurs d'un peuple étranger. Ce qui est arrivé ici, est-il arrivé dans les anciens pays? Quelques-uns ont eu le même sort que le nôtre, tandis que d'autres sont devenus de plus en plus fertiles;

et comme l'on dit vulgairement, ils se sont relevés sous les coups.

Il y a un siècle, la production annuelle du blé, en Angleterre ne s'élevait qu'à 16,000,000 de minots, quoique cette île fut dès lors toute défrichée. Aujourd'hui, ce pays atteint le chiffre énorme de 100,000,000 de minots. Ainsi là, plus le sol vieillit, plus il produit. Quelle peut donc être la cause de la différence entre ce pays et le nôtre ? Les Anglais ne cultivent jamais un champ sans l'engraisser ; et quand l'engrais manque chez eux, ils en achètent à l'étranger. En outre, ils ont un système parfait de rotation. Leurs terres sont bien égoutées, bien drainées. La semence qu'on y emploie est toujours bien choisie. Et cette île qui produit tant de céréales, a au-delà des deux tiers de son étendue en prairies et en pâturages.

Si, après avoir constaté de si beaux résultats, on revient à nous, voilà ce que l'on sera forcé d'avouer. Nos terres qui sont naturellement plus fertiles que celles de l'Angleterre, n'ont pas été engraisées. Ici, au lieu d'aller chercher des engrais ailleurs, on perd au moins les trois quarts de ceux que nous produisons. Nos champs sont mal égoutés, mal labourés. Voilà pourquoi ils vont toujours s'appauvrissant. Le système suivi par l'un et l'autre pays fait donc toute la différence, et rien de plus frappant que cet exemple, que nous sommes les auteurs de l'état de gêne où se trouve notre agriculture. Oui, c'est nous qui sommes les coupables, et si nous ne sommes pas le peuple le plus riche de la terre, c'est parce que nous travaillons continuellement à nous enpauprir, par notre système

ruineux de culture, auquel nous ajoutons, depuis quelques années, notre amour pour les dépenses frivoles, pour satisfaire notre penchant pour le luxe,

*Les habitants.*—Rien de plus vrai que ce que vous venez de dire là, Monsieur le curé, et nos enfants auront de grands reproches à nous faire, si nous ne nous hâtons de réparer les torts du passé.

—ooo—

### CHRONIQUE.

Dans une de nos paroisses, il s'est passé, il y a une quarantaine d'année, un fait qui était une fidèle image de ce qui se passe aujourd'hui dans nos vieilles sociétés de l'Europe. Cette paroisse était divisé en deux camps ennemis. Un parti voulait bâtir une église, mais, tout ce qu'elle faisait pendant le jour, le parti opposé venait le renverser pendant la nuit. Cette lutte acharnée se prolongea, au grand scandale des paroisses environnantes. Malgré les efforts surhumains des adversaires de l'église, ils ne purent réussir à paralyser le zèle de ceux qui s'étaient engagés à élever un temple à la gloire de Dieu, et ces derniers y mirent tant de bonne volonté, s'imposèrent de si grands sacrifices, qu'ils remportèrent un triomphe complet, et arrivèrent au plus beau succès. Par tout le monde aujourd'hui, et surtout dans les vieux pays, plus que jamais, deux partis sont en face ; le parti catholique et la révolution. La révolution est plus active que jamais, elle nourrit la haine la plus sauvage, et elle ne veut rien

moins que porter partout la ruine et la mort. A la vue des moyens dont elle dispose, de l'activité qu'elle déploie, des nombreux partisans, qui marchent sous son étendard, on a raison de craindre qu'elle ne remporte une victoire éclatante, sur le parti de l'ordre, et du bien, et qu'elle ne noie le genre humain dans son propre sang. On peut donc le dire, en quelque sorte, que le monde est sur un volcan qui peut, d'un instant à l'autre, en faire un monceau de ruines sanglantes. En face d'une semblable position, comment la terreur ne s'emparerait-elle pas de toutes les âmes, surtout, de toutes celles qui ne voient les tristes circonstances où se trouve l'humanité que d'un œil humain ? Oui, si on juge les événements du jour, d'après les apparences, et en ne consultant que les forces matérielles des deux partis, qui sont en face, nous avons toutes les raisons de croire que le monde touche à sa fin, que l'humanité va d'abord devenir la proie d'une foule de tyrans impitoyables qui vont la réduire à la plus épouvantable servitude, jusqu'à ce qu'ils l'aient anéantie. Mais, celui qui observe cette lutte des yeux de la foi, et qui étudie attentivement l'action de l'Eglise sur les consciences, celui-là est plein d'espérance, et dit hautement : Non, la société ne sera pas détruite, le triomphe de la révolution ne sera que partiel et passager. Pendant quelque temps encore, elle sera dans les mains de Dieu, comme un terrible fléau, pour punir et châtier ceux qui ont conduit les sociétés et les peuples sur le bord de l'abîme. Mais, aussitôt qu'elle aura accompli son œuvre de châtement, elle sera elle-même broyée, anéantie, par les disciples du

Christ. Ce qui fait croire à la puissance irrésistible du parti du désordre, c'est qu'il a mille voix à sa disposition, et qu'il se complet dans le tumulte, et l'agitation ; au contraire, ce qui nous persuade que l'armée catholique est réduite à l'impuissance, c'est qu'elle procède sans bruit, qu'elle n'a ni cor ni trompette, pour signaler son passage. Cependant, le véritable observateur est forcé d'avouer qu'elle n'a rien à redouter, que sa force s'accroît tous les jours, qu'elle est plus puissante aujourd'hui qu'hier, que ses bataillons se multiplient d'instant en instant, et que ses rangs ne furent jamais plus serrés. Pour démontrer la justesse de cette observation, le catholique l'appuie sur des preuves éclatantes. Par exemple, personne n'osera nier que la classe ouvrière, dans les grandes villes de l'Europe, est une puissance à nulle autre pareille ; que cette puissance était malheureusement, depuis déjà longtemps, à la disposition des hommes les plus pauvres, qu'elle ne recevait que la soufle empoisonné, que les inspirations délétères de la presse impie. La société avait donc tout à craindre de ce côté ? Mais qu'on examine le travail immense qui s'est fait depuis quelques mois, pour ramener cette puissance sous l'étendard de l'Eglise, dans la voie que tracent la foi et la saine raison, et les succès obtenus, et on sera dans l'admiration, et on sera tenter de crier au miracle. Qu'on se rapporte au passé le plus rapproché, et on aura encore présent à la mémoire le spectacle hideux, dégoûtant qu'offraient toutes les réunions d'ouvriers. Le nom de Dieu n'y était prononcé, que pour y être horriblement profané ; la reli-

gion et ses ministres n'étaient signalés, que pour y être ridiculisés ; le langage qu'on y tenait, était bien celui de l'enfer, et le prince des ténèbres en y pénétrant, aurait pû dire à ces assemblages d'êtres abrutis et dégradés : " Je vous reconnais pour mes enfants, car vos accents sont ceux de tous les sujets de mon empire." Si, au sortir de ces bouges où on ne respirait que l'atmosphère le plus empesté, on suivait ces êtres à leur demeure, le spectacle le plus navrant s'y montrait encore, la plupart du temps. L'épouse était toute tremblante à l'approche de son mari, les enfants fuyaient, ou ne se montraient que pour demander du pain au malheureux, qui avait tout dissipé ses revenus dans la débauche. Et que voyait et qu'entendait cette famille ? Des juréments affreux, des horreurs qui faisaient dresser les cheveux, des emportements, des violences, etc. Telle était le plus grand nombre de ces demeures, qui avaient pour chef un ouvrier. Et comment pouvait-il en être autrement ? Là où Dieu ne règne plus, le diable est roi et maître, et sous son empire, règnent la rage, le désespoir, le désordre, et toutes les plus mauvaises passions.

Mais, que voyons-nous aujourd'hui, dans plusieurs des grandes manufactures ? Ah ! bénissons en la divine providences. Là où régnait le plus affreux désordre, règne un ordre parfait ; là où le nom de Dieu était exécré, il est béni, prononcé avec le plus grand respect ; là d'où la religion et ses ministres étaient bannis, le prêtre est appelé comme le meilleure ami, la vue d'un crucifix attire des

larmes de repentir dans les yeux ; là l'homme sobre et chaste a remplacé l'être avili, l'ange a pris la place du démon. Dans la famille, s'est encore plus admirable. Le chef est devenu un époux tendre et dévoué, un père aussi édifiant qu'attaché à ses enfants ; cette demeure est devenu le séjour de la paix, de l'union et du bonheur.

Mais, qui a donc opéré un si grand prodige, une si étonnante transformation ? C'est une œuvre enfantée par la bénédiction de Pie IX ; ce sont des associations d'ouvriers, enrôlés sous la bannière de Jésus Ouvrier. Cette œuvre de salut, *opus salutare*, comme la définit le St. Père, quel est son but ? Son but, dit l'Écho de Rome, c'est d'arracher la classe ouvrière aux étreintes du serpent révolutionnaire, soufflant à son cœur la haine de Dieu et des hommes, et la faim toujours inassouvie des jouissances de la chair. C'est de préparer, pour la patrie et la famille des cœurs nobles et saints, de refaire par le travail et le dévouement au bien, la grandeur de la France, et par le bras de la France, l'indépendance de l'Église. ”

On ne veut rien moins que former, dans tous les quartiers de Paris, dans toutes les grandes villes, des centres de réunion. où tous les ouvriers de bonne volonté, pourront retremper leur foi, améliorer leurs mœurs, ranimer leur patriotisme assoupi ; en même temps qu'ils trouveront des aliments salutaires pour leur intelligence, et des enseignements pratiques, qui pourront puissamment les aider, dans l'exercice de leur profession. Dans ces réunions,

sous le regard de Dieu, et de la religion, ils entretiendront des amitiés chrétiennes, apprendront à honorer le travail, à se respecter eux-mêmes, en suivant les traces de Jésus Ouvrier, et des saints que l'Eglise a donné pour patrons, à ceux qui se livrent aux travaux manuels.

Ce sont trois officiers français qui, pendant une longue et pénible retraite, durant leur captivité en Allemagne, ont conçu cet admirable projet; ce sont eux qui plus tard, l'ont soumis à Pie IX, et c'est cet immortel Pontife qui l'a rendue féconde, en la bénissant. Forts de cette bénédiction, eux-mêmes aidés de trois députés et de quelques hommes de cœur, se sont mis résolument à l'œuvre, pour arracher à l'impiété tant de malheureuses victimes. Cette merveilleuse organisation s'est placée sous la tutelle du chef de l'Eglise, des Evêques et du clergé. Elle est sous le patronage de St. Joseph, et dès son début, elle s'est consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. Elle prie, elle espère, en fixant son regard sur la Croix, où mourut le divin ouvrier.

Il y a à peine un an, que les propagateurs de cette œuvre de salut se sont dévoués à son succès, et déjà, ses progrès ont été si rapides; les résultats acquis sont si considérables et si consolants, que tous ceux qui les connaissent, sont pleins d'espérance, et assurent que le salut de la France est là.

A Paris, cinq centres ont été organisés, pendant l'année dernière, et déjà, leurs membres sont très nombreux. Pendant le mois d'août et les suivants, l'œuvre s'est propagée avec une

rapidité étonnante, et elle a reçue presque en même temps l'adhésion de cent trente comités, répandus sur toute l'étendue de la France. Poitiers, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Tours, Grenoble, Tarbes, etc., donnent de forts contingents. A ce moment commençait la réalisation de la fraternité chrétienne, pour tous les enfants du peuple. Une telle impulsion, ne pouvait que déterminer un mouvement plus actif, et l'année présente s'annonce sous les meilleurs auspices. A Paris même, il y a des centres tellement remplis, qu'ils ne peuvent plus recevoir de nouveaux membres, et le clergé qui dirige ce salutaire mouvement, en crée sans cesse de nouveaux. A chacune des réunions, on donne des conférences morales, littéraires et scientifiques, qui produisent les plus heureux résultats. Ces saints et si utiles entretiens ne manquent pas de devenir l'aliment des conversations de l'honnête ouvrier, et crée, pour ainsi dire, dans son âme, l'amour de la vertu, de la famille, et de la patrie. On peut dire, qu'on a arraché de l'humble sanctuaire de Jésus ouvrier, le feu sacré qui peut ramener la vie chez des masses inertes, le pain de la véritable éducation populaire. Aux conférences, on va bientôt joindre des publications que l'on fera pénétrer au sein de toutes les classes laborieuses, et qui mettront, en quelque sorte, entre leurs mains, tous les éléments d'un travail moralisateur.

On est donc, en plein, dans la route qui conduit au résultat qu'à si bien défini l'Archevêque de Paris: Prendre l'homme du peuple dans sa

vie actuelle, qui est toute matérielle, et le ramener, en sanctifiant toutes ses voies, d'abord au foyer, puis à l'autel.

L'idée civilisatrice qui opère une si rapide transformation, ne peut venir que du ciel; elle sauvera la France, et par elle, elle amènera le triomphe du bien sur le mal, de l'ordre sur la révolution. Les meneurs de la libre pensée, tous les êtres malfaisants qu'on dirait sortis des égouts et des lieux les plus infectes, ne le sentent que trop, aussi se livrent-ils à des excès de colère qui ne dévoilent que trop leurs plans diaboliques.

Pour terminer, disons; la révolution va jeter ses derniers cris de rage, elle va porter des coups aussi épouvantables, que son désespoir est extrême; elle prépare une catastrophe qui va porter la terreur dans toutes les âmes; mais, son règne sera de courte durée; le peuple averti à temps, va tourner ses armes contre elle, et lui fera payer cher de l'avoir si cruellement trompé. Quelqu'un a dit: le peuple égaré est l'assommeur des sociétés. De même, on peut dire que le peuple qui a le regard tourné vers le ciel, écrase, sous sa terrible massue, les ennemis de l'ordre et de Dieu.

Mais, pour obtenir que l'action bienfaisante des sociétés dont nous venons de parler se généralise, et se répande dans tous les pays, ait le plus prompt effet, ne cessons de prier, de prier avec une ferveur toujours croissante. Soyons persuadés que Dieu n'a découvert le secret de ramener les classes ouvrières dans le droit chemin, que pour récompenser les prières

et les offrandes faites jusqu'à ce jour. Prions, prions encore, et nous obtiendrons plus que nous oserons jamais espérer.

---

### Sir Georges Cartier.

Une des plus grandes gloires de la nationalité Canadienne Française vient de s'éteindre, et de plonger notre patrie dans un grand deuil. Sir Georges Cartier est mort à Londres le 20 mai, à six heures du matin ! Cette accablante nouvelle, qui a pris tout le monde par surprise, a été comme un coup de foudre pour tous les partis, et les hommes de toutes les origines. Aujourd'hui, nous n'avons qu'un mot à dire, en présence de cette tombe entr'ouverte. Sir Georges a en quelque sorte couvert sa patrie de monuments élevés à la gloire de ses compatriotes et de son pays. En face des immenses travaux qu'il a exécutés, au prix de sa fortune, de son repos, de sa santé, et disons-le, de sa vie, la première idée que doit inspirer la reconnaissance, à ses concitoyens, est celle d'une souscription nationale pour élever un monument à cet homme d'état, qui laisse un mémoire intacte; qui emporte dans la tombe le respect et l'estime de ses adversaires comme de ses amis.

Cette suggestion ne peut manquer de rencontrer la sympathie de tous les cœurs canadiens, et espérons quelle aura sa complète et prompte exécution.

La gratitude ouvre la source des faveurs.

---

Le cinquième Concile provinciale a eu sa dernière congrégation générale mardi dernier, et sa clôture a été accompagnée des cérémonies les plus imposantes, et s'est faite avec une pompe extraordinaires.

— 000 —

### **Le Courrier de Rimouski.**

Ce journal vient de renaître à la vie, et nous en félicitons l'immense partie du pays dont il doit être l'organe.

Les paroisses, les villages du bas du fleuve, la ville de Rimouski ont fait des progrès trop rapides, depuis quelques années pour n'avoir pas besoin d'une feuille qui fasse connaître les ressources dont ils disposent, pour réclamer leur part dans les faveurs gouvernementales, et pour donner l'élan aux améliorations agricoles, et à toutes les bonnes industries.

La ville de St. Germain avec son Evêché, sa magnifique cathédrale, son grand et son petit séminaire, son couvent, son palais de justice, a pris en peu d'années une position qui attire sur elle les regards des points les plus éloignés du pays.

Le diocèse de Rimouski a aussi un clergé déjà nombreux, et qui s'accroît rapidement d'années en année; mais, qui est surtout remarquable par son ardeur à affronter toutes les fatigues, à s'imposer tous les sacrifices, pour subvenir aux besoins multipliés des fidèles disséminés sur un littoral à perte de vue.

Tous ces prêtres, qui sont souvent éloignés de leurs voisins, ont besoin qu'un bon journal leur apporte les nouvelles du centre religieux, vers lequel leurs regards et leur cœur sont toujours tournés.

Espérons que cette fois, la feuille qui vient de sortir de ses cendres, avec un nouveau rédacteur et un nouveau propriétaire résistera aux coups de la mauvaise fortune, et ira toujours prenant de l'aceroissement, et se frayant une voie sûre, où le progrès suivra chacun de ses pas.

— 000 —

### Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu

DE SANSTRAD. ET SHERBROOKE. — CAPITAL \$415,519.50.

**T**OUS les cultivateurs devraient s'assurer à cette compagnie établie en 1836, parce qu'elle est la plus prospère de toutes celles établies en Canada, et que la manière sûre et soignée dont ses affaires sont conduites, lui permet d'assurer aux taux les plus réduits. En effet, assurer des bâisses de la valeur de 11,000 pour \$2.50 à \$4.00, c'est bien le plus bas prix qui puisse être exigé; de même, ne payer que \$6.00 pour un magasin de la valeur de \$1,000, c'est à décider, les plus indifférents à leurs intérêts.

Le tableau suivant démontre que cette Compagnie ne peut être plus prospère, puisque ses affaires se sont plus que doublées dans l'espace de sept ans, tandis que ses pertes sont très restreintes.

Années.	Police en force.	Propriété couverte.	Billets de prime.	Pertes.
1866	2841	2,487,034.29	182,978.02	6,231.63
1867	3195	2,837,148.10	208,823.91	7,624.50
1868	4079	3,700,318.93	273,864.26	19,764.55
1869	4659	4,137,121.93	307,262.98	14,585.38
1870	5126	4,503,572.00	343,479.95	13,599.40
1871	5605	5,130,347.00	380,603.49	7,986.30
1872—6m	5860	5,484,850.00	415,519.50	2,366.68

L. I. BOIVIN, Agent pour New-Liverpool et les environs.